



L'ÉGLISE, LE TEMPLE,
ET LA SYNAGOGUE.



Eh! qu'importe en effet sous quel titre on l'adore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.

VOLTAIRE.

Je ne crois pas qu'il existe à Paris une famille plus aimable, plus unie et plus heureuse que la famille d'Arcis. Ce fait, si simple en lui-même, n'attend pour paraître incroyable que les preuves incontestables que je vais en donner.

M. le comte d'Arcis achève son quatorzième

lustre; l'âge n'a point encore imprimé la moindre inflexion à sa taille très-élevée; sa coiffure en fer à cheval, son habit vert, bordé d'un petit galon d'or, boutonné dans toute sa longueur, son chapeau à trois petites cornes et ses bottes à l'écuyère, donnent à toute sa personne je ne sais quel air hétéroclite qui le distingue entre tous les débris vivants de l'ancien régime. Quelque chose de plus extraordinaire encore que sa physionomie, c'est son caractère, mélange inexplicable des plus brusques contradictions; tout à la fois bon catholique et philosophe, bon gentilhomme et ami sincère de l'égalité, il a toute la bonne foi de ses opinions si diverses sans en avoir aucun des préjugés; tout cela peut s'expliquer d'un mot: M. d'Arcis est un homme de conscience; il suppose que chacun a la sienne; et comme il pense que toute conviction avant d'arriver à l'esprit doit passer par le cœur, il se persuade lui-même, sans être étonné de ne point persuader les autres.

M. d'Arcis, pendant l'émigration, avait épousé une Anglaise qui l'a rendu père d'une fille unique, dont la naissance a coûté la vie à la meilleure des épouses et des mères.

Fille d'une mère protestante, Louisa fut élevée dans la religion maternelle: cet acte de tolérance de la part d'un père zélé catholique pourrait

encore ne faire honneur qu'à la fidélité de M. d'Arcis à remplir une des conditions de son contrat de mariage; mais ce qui atteste une philosophie plus élevée, c'est le consentement qu'il a donné au mariage de cette fille unique avec un négociant juif du nom de Samuel Lévy. Je me rappelle encore l'effet que produisit, il y a douze ans, l'annonce de ce mariage: quel déchînement à la cour, à la ville! Le comte d'Arcis, qui a pu faire ses preuves pour monter dans les carrosses, marier sa fille unique et mineure avec un juif!... Une fille noble, belle, héritière d'une grande fortune, dont les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la main!... Encore si l'objet d'une semblable préférence était un de ces favoris de la fortune qui comptent les rois parmi leurs courtisans!... un Samuel Bernard, par exemple; mais un Samuel Lévy!... sans autre titre que celui de chef de fabrique, sans autre recommandation qu'une sorte de probité commerciale dont on ne lui tient compte que comme d'une vertu étrangère à sa race.

A tout cela, M. d'Arcis répond que celui qu'il a accepté pour gendre est un honnête homme, jeune, instruit, qu'il aimait Louisa, qu'il en était aimé, et qu'il possède au plus haut degré toutes les qualités, toutes les vertus qui pouvaient rendre sa fille heureuse.

Peu de femmes méritaient mieux que Louisa le bonheur dont elle jouit dans cette union contre laquelle tous les préjugés de la société s'étaient soulevés avec tant de violence. Cette jeune femme, douée d'une figure charmante, d'une grace parfaite et d'un esprit cultivé, est à la fois le modèle des filles, des épouses et des mères, et trouve encore le secret de faire avec un charme inexprimable les honneurs de la société brillante qu'elle rassemble autour de son vieux père. Louisa a deux enfants, Gabriel et Victorine : jusqu'à l'âge de onze à douze ans qu'ils viennent d'atteindre, elle seule avait été chargée de leur éducation.

Quant à M. Samuel Lévy, son extrême modestie dérobe avec tant de soin les rares qualités dont il est pourvu, qu'elles restent un secret pour tous ceux qui ne vivent pas avec lui dans un commerce intime. Je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune des connaissances humaines; et il en est plusieurs, telles que la philosophie, l'histoire, les mathématiques et le commerce, où il marche l'égal des maîtres les plus habiles. Sa vaste intelligence peut être comparée à ces pays inconnus où le voyageur fait à chaque pas quelque découverte nouvelle.

En fait de religion, de morale et de politique, une seule maxime qu'il observe, et dont Voltaire lui a fourni l'expression, suffit à l'accomplissement de tous ses devoirs :

Fais le bien, suis les lois, et ne crains que Dieu seul.

Pour concilier en quelque chose les goûts de son père avec les nouveaux usages que la révolution a introduits dans la société, Louisa a rétabli, pour un jour de la semaine, le repas du soir dont la suppression est aux yeux du comte d'Arcis un des plus grands torts de la révolution de 89. On soupe chez lui le dimanche. Je suis assez heureux pour faire partie du très-petit nombre de convives qui sont admis à ce banquet de famille. Peut-être aura-t-on de la peine à croire qu'il y règne une gaieté bien franche et bien vive, quand je dirai que c'est pour l'ordinaire sur les matières les plus graves que roulent nos propos de table, auxquels les questions naïves des deux enfants font prendre quelquefois une tournure tout-à-fait piquante.

Je ne sais comment s'engagea la conversation dimanche dernier; mais elle m'amena à demander à M. d'Arcis de quelle religion étaient ses deux petits-enfants, Gabriel et Victorine.

D'aucune, encore, me répondit-il, nous avons attendu l'âge où ils pourraient se décider par eux-mêmes sur une question de cette importance : ce moment est arrivé, et c'est le mois prochain, au jour anniversaire de leur naissance, qu'ils

choisiront entre l'Église, le Temple ou la Synagogue. Jusqu'ici nous nous sommes contentés de leur prouver l'existence d'un Être-Suprême qui gouverne le monde, et, si j'ose parler ainsi, d'imprégner leur esprit et leur cœur d'un sentiment religieux tout-à-fait indépendant du culte extérieur qu'ils croiront devoir préférer.

LOUISA. J'ai dit à mes enfants, de cent manières, que rien ne rend plus heureux dans le cours de la vie, qu'un sentiment qui vit d'amour et d'espérance, qui promet à l'homme vertueux l'immortalité pour avenir, et lui montre le soir de la vie comme l'aurore d'un jour éternel.

SAMUEL. En partant du principe trop contesté que l'amour de soi est le mobile de toutes nos actions, j'ai cherché à leur faire comprendre que Dieu était le moi de l'univers, qu'il agissait selon les règles d'une justice éternelle, dont la conscience qu'il avait mise en nous était l'infailible interprète.

L'ERMITE. Je conçois comment vous avez inculqué dans leur jeune intelligence l'idée d'un Dieu tout-puissant, infiniment juste, infiniment sage; je vois bien de quels arguments à leur portée vous avez dû vous servir pour le leur faire craindre; mais je ne vois pas aussi claire-

ment comment vous avez pu le leur faire aimer.

SAMUEL. Répondez, Gabriel; pourquoi aimez-vous Dieu de tout votre cœur?

GABRIEL. Je l'aime parce que j'en suis aimé; parce qu'il veille à mes besoins; qu'il protège ma faiblesse, et que je trouve pour lui, au fond de mon cœur, le même sentiment de reconnaissance et d'amour que j'ai pour mes parents.

L'ERMITE. C'est maintenant à vous-même, M. Samuel, que je demanderai s'il vous paraît bien prouvé que Dieu aime les hommes; ou du moins si l'on ne pourrait pas, logiquement parlant, fournir autant de preuves de sa haine que de son amour pour l'espèce humaine.

LOUISA. En lui présentant cette objection sous une forme plus simple, c'est encore un enfant qui vous répondra : dis-moi, Victorine, tu aimes Dieu pour le bien qu'il te procure; mais n'es-tu pas tentée de le haïr pour les maux qu'il t'envoie.

VICTORINE. Non, maman : puisque Dieu est infiniment bon, je ne croirais jamais qu'il soit l'auteur du mal qui m'arrive; c'est comme si je disais que toi qui me fais tant de bien, tu es aussi la cause de mes chagrins et de mes maladies.

D'ARCIS. Vous le voyez, nous sommes tous

trois également convaincus de l'existence d'un Être suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; aussi avons-nous gravé ce même sentiment religieux dans le cœur de nos enfants; mais comme nous différons d'avis tous les trois sur le culte qu'il convient de rendre à l'Éternel, nous en avons abandonné le choix à leur discernement, et nous n'avons jamais craint de les rendre témoins des discussions, des disputes même que cette question élève souvent entre nous.

L'ERMITE. (à M. d'Arcis.) Ignorez-vous donc encore que cette bonne foi si désirable en matière de religion, est la chimère de celle-là même que vous regardez comme la seule véritable?

D'ARCIS. La préférence que j'accorde au culte catholique est fondée sur cet avantage dont il jouit seul, de parler en même temps au cœur par les tendres souvenirs qu'il consacre à l'imagination, par les miracles qu'il atteste, et aux yeux par les objets sensibles qu'il offre à la vénération des fidèles.

LOUISA. Je n'ai qu'un argument à faire valoir en faveur du culte réformé; il me semble plus conforme à la morale et à la parole du divin fondateur de la religion chrétienne.

SAMUEL. La religion juive a sur toutes les autres une incontestable supériorité; son origine

se perd dans la nuit des temps; mère des deux religions, chrétienne et mahométane, qui se partagent aujourd'hui le monde, elle est la seule qui puisse appeler l'histoire entière de la nation qui la professe, au témoignage de sa vérité. Comment expliquer, sans avoir recours à l'intervention divine, cette dispersion des Juifs sur tous les points de la terre habitable? Comment expliquer leur invincible attachement à la loi de Moïse au milieu des persécutions, des massacres qu'ils ont subis depuis 2,000 ans, sans rien perdre non-seulement de leur nationalité, mais même de leur nombre? Tout est miracle dans l'histoire du peuple hébreu, et peut-être le dernier effort de la philosophie est-il pour moi de révoquer en doute la mission divine de notre législateur Moïse.

D'ARCIS. Celle de Jésus est mieux prouvée, et cependant, lui-même enseigne la tolérance en matière de culte. Lorsque la Samaritaine demande au fils de l'homme, si c'est sur la montagne de Sion qu'il faut sacrifier, « Vous pouvez, lui répondit-il, sacrifier partout où vous porterez une foi vive et un cœur pur. »

L'ERMITE. Que de maux eût épargnés au monde l'adoption de ce principe! Savez-vous bien qu'au rapport de Juste Lipse, il y avait à Rome six

cents différentes religions? je ne sache pas qu'elles aient donné lieu à une seule guerre religieuse.

SAMUEL. Par égard pour mon beau-père, ne nous arrêtons pas, je vous prie, sur le chapitre de la tolérance, nous aurions trop beau jeu contre les catholiques; Dieu sait combien nous fourniraient d'arguments la guerre contre les Albigeois, la Saint-Barthélemy, la Ligue, les dragonnades, les massacres de Mérindol, de Cabrières, sans même remonter aux querelles sanglantes des iconoclastes et des iconolâtres, sans parler des persécutions religieuses exercées contre les hérétiques, en France et en Angleterre, depuis Léon X jusqu'à Clément IX, *et cætera*, et cent pages d'*et cætera*.....

D'ARCIS. Si nous nous engagions sur ce terrain, croyez-vous, mon gendre, qu'en invoquant le seul témoignage de vos livres hébreux, vous demeureriez en reste avec tous les autres peuples réunis, de guerres, de massacres, de boucheries religieuses; le tout, commis au nom du Seigneur et pour la plus grande gloire du Saint des saints...Mais je le veux bien, cessons de récriminer, et profitons, pour nous rapprocher de nos ancêtres en Israël, de l'exemple que nous donne en ce moment notre saint père

le pape. Quelle preuve de tolérance ne vient-il pas de donner au monde, en négociant, sans le moindre scrupule, un emprunt de quelques millions avec M. Rotschild, ce premier baron israélite, cet architresorier des couronnes chrétiennes!

L'ERMITE. Oui! tolérance universelle, c'est le vœu de mon esprit et de mon cœur: donnons pour considérant, à ce nouveau protocole d'une vraiment sainte alliance, cette vérité toute philosophique:

« Les dieux, (ou si vous aimez mieux) les cultes disparaissent comme les hommes et les lois, dans l'abyme du passé; le sentiment de la Divinité, le seul qui survive à cette destruction successive des êtres et des choses, forme cette conscience instinctive à la voix de laquelle toutes les générations se rallient. »

Peut-être cette idée innée de l'unité d'un Dieu, nous conduira-t-elle un jour à l'unité de culte; mais, je conçois qu'en attendant cette grande révolution de l'esprit humain, on abandonne au choix des peuples, et même des individus, le culte qu'il leur convient de professer.

D'ARCIS. C'est en vertu de ce principe que fut formé entre nous ce nœud de famille qui unit si étroitement une femme protestante à un époux